



HAL
open science

La loi de Lavoisier au risque du roman policier - pour une lecture scientifique du Mystère de la chambre jaune

Pierre Girardey

► To cite this version:

Pierre Girardey. La loi de Lavoisier au risque du roman policier - pour une lecture scientifique du Mystère de la chambre jaune. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 2024, Alliage, 84. hal-04764107

HAL Id: hal-04764107

<https://hal.science/hal-04764107v1>

Submitted on 3 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

**La loi de Lavoisier au risque du roman policier —
pour une lecture scientifique du *Mystère de la chambre jaune***

Pierre Girardey
UR – Édition, Littératures, Langages,
Informatique, Arts, Didactiques, Discours
pôle « Art et littérature »
Université de Franche-Comté

Dans « l'avertissement » précédant les *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras* publiés en 1866, l'éditeur Jules Hetzel affirme que « l'heure est venue où la science a sa place faite dans le domaine de la littérature ». ¹ S'il pense avant tout au roman scientifique inauguré par Jules Verne, son propos n'en intuitionne pas moins l'idée que les romanciers sont en train de renoncer à l'opposition paradigmatique et traditionnelle entre sciences et littérature. ² Ainsi, en présentant une conception matérialiste et mécanistique du monde moral qui doit beaucoup aux recherches de Claude Bernard, et en proposant de transposer dans un cadre narratif le principe des déterminations naturelles de Darwin que l'auteur a découvert à la lumière des théories d'Hyppolyte Taine, le roman expérimental de Zola se donne comme exemple de cette nouvelle réflexion épistémologico-esthétique. Un même rapprochement entre les domaines scientifique et littéraire s'observe avec le roman policier à énigme dont la naissance est historiquement liée au développement des sciences expérimentales, de la science médico-légale, des méthodes d'investigation scientifiques, applications directes de l'esprit rationnel et scientifique de la fin du XIX^e siècle.

Afin d'illustrer la force d'attraction que la science exerce sur la littérature et en particulier sur la littérature policière, nous nous proposons de réfléchir à l'influence qu'une loi de chimie, en l'occurrence la loi de Lavoisier concernant la conservation des masses lors d'une réaction chimique, a eue sur le roman *Le Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux. Il ne s'agit que d'ouvrir quelques pistes en portant essentiellement notre attention sur deux idées. Premièrement, nous voudrions montrer que la loi de Lavoisier a joué un rôle décisif dans l'invention et la construction de l'intrigue du roman par Gaston Leroux. Deuxièmement, nous désirons interroger au niveau de la diégèse l'effet de cette loi sur la méthode employée par le personnage de Rouletabille pour découvrir le coupable.

Au niveau de la construction de l'intrigue

Le 24 octobre 1892 dans la soirée, le professeur Stangerson, sa fille Mathilde et leur assistant le père Jacques travaillent dans le laboratoire qui se trouve dans un pavillon, au fond du parc, à environ 300 mètres du château du Glandier qu'ils habitent. À minuit, Mathilde se retire dans une petite chambre attenante au laboratoire et s'enferme à clé. Une demi-heure plus tard, on entend sa voix à travers la porte qui crie à l'assassin, puis un grand vacarme, des bruits de lutte, et même un ou deux coups de feu. Après de longues minutes, on parvient à enfoncer la porte : Mathilde est inconsciente, elle porte des traces de strangulation, et est grièvement blessée à la tempe. Pourtant, à l'intérieur de la chambre, plus d'assaillant : l'assassin s'est volatilisé. Les fenêtres, munies de barreaux, sont intactes ; les volets, toujours fermés. Nulle cheminée ni passage secret. L'assassin n'aurait pas dû pouvoir s'échapper et pourtant il n'est plus là. On

¹ Jules Verne, *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras*, Paris, Hetzel, 1867, p. 2.

² Voir Arnaud Saint-Martin, « Le roman scientifique : un genre paralittéraire », *Sociologie de l'Art*, n° 1, 2005, p. 69-99.

retrouve néanmoins un certain nombre de traces de sa présence : la marque ensanglantée d'une large main d'homme sur le mur, un grand mouchoir taché de sang, un vieux béret, de nombreuses empreintes de pas laissées par des chaussures boueuses, un os de mouton rouge de sang et le revolver du père Jacques dont semble s'être servi Mathilde pour repousser son assaillant. L'investigation est confiée au célèbre détective Frédéric Larsan mais Joseph Rouletabille, le jeune journaliste de *L'Époque* mène l'enquête de son côté.

Si, au premier abord, le cadre dans lequel se déroule le crime paraît secondaire, il semble néanmoins particulièrement important pour comprendre la logique narrative du roman. En effet, le professeur Stangerson est présenté comme un éminent chimiste dont les travaux sur la radiographie conduiront bientôt les époux Curie à la découverte du radium. Au moment du drame, Stangerson est sur le point d'exposer à l'Académie des sciences, un mémoire sensationnel, une nouvelle théorie de dissolution de la matière, théorie censée « ébranler sur sa base toute la chimie officielle »³ et qui repose sur le principe fondamental découvert par Lavoisier, à savoir « la loi de conservation de la masse » dont on résume généralement la portée dans une formule devenue célèbre : « rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme ».

C'est en 1774 qu'Antoine-Laurent de Lavoisier fait l'expérience suivante : il chauffe une certaine quantité de mercure dans une cornue (un récipient fermé) reliée à une cloche dont on connaît le volume d'air. Au deuxième jour, Lavoisier observe qu'une couche rouge recouvre le mercure et que le volume de l'air présent sous la cloche a diminué. Il place un rongeur sous cette cloche et constate que l'animal meurt en respirant le gaz restant. En fait, une partie du gaz, l'oxygène, n'a pas disparu mais a réagi avec le mercure pour donner cette couche rouge : de l'oxyde de mercure. Cette expérience fondamentale lui permet de faire deux découvertes majeures dans l'histoire des sciences : *primo*, alors qu'on pensait depuis l'Antiquité que l'air, comme l'eau, le feu ou la terre, était un élément pur, simple, Lavoisier réussit à le décomposer et donc à prouver qu'il est constitué d'au moins deux gaz dont il arrive à déterminer les proportions (20 % d'oxygène — en fait du dioxygène — et 80 % d'un autre gaz, mortel, qu'il nomme azote). *Secundo*, et c'est ce qui nous intéresse ici, en pesant ces réactifs et le produit de son expérience, il comprend que lors d'une réaction chimique en milieu clos la masse des réactifs est toujours égale à la somme des masses des produits formés. Cette seconde découverte constitue une véritable révolution et pose les bases de la chimie moderne. Dans tout processus chimique donc, ce qui réagit — les réactifs — se mélange pour donner un produit, certes différent, mais bel et bien composé des mêmes réactifs. On comprend d'ailleurs aujourd'hui que la masse est la même parce que le nombre d'éléments de chaque espèce chimique se conserve lors de la réaction, ce qui constitue la loi permettant l'équilibre des équations chimiques.⁴

Pourquoi une telle mise au point alors que les activités scientifiques de Stangerson ainsi que sa théorie de dissolution de la matière sont à peine évoquées et qu'elles n'ont de rapport direct ni avec le passage à l'acte ni avec les motivations toutes personnelles de l'assassin ? Tout simplement parce que le génie de Leroux consiste à transposer dans l'intrigue de son roman les éléments constitutifs de l'expérience de Lavoisier. L'agression dont est victime Mathilde semble en effet constituer d'un point de vue narratif — c'est-à-dire au niveau de la combinaison chimique, pourrait-on dire, de l'énigme — la mise en intrigue criminelle, d'une expérience scientifique comparable à celle de Lavoisier et la disparition du criminel remettre en question la loi selon laquelle « rien ne se perd, rien ne se crée ». En effet, le crime joue le rôle de processus chimique censé transformer les réactifs de départ — Mathilde et un inconnu — en produits — la victime et le criminel. Comme l'expérience, la scène du crime se passe en milieu

³ Gaston Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, Paris, Le Livre de Poche, 1960, p. 10.

⁴ Notons une restriction à cette loi intangible mais dont les implications ne seront connues que bien plus tard : lors d'une réaction nucléaire, la masse des noyaux des constituants de départ et celle des constituants d'arrivée sont différentes, cette différence se traduisant sous forme d'énergie selon la loi de la relativité d'Einstein.

clos, dans un espace hermétiquement fermé — la chambre jaune — ce qui devrait empêcher la fuite d'un des éléments du drame. Et lorsqu'on ouvre la porte de la chambre jaune, on trouve un certain nombre de preuves que la réaction chimique a bien eu lieu : cependant le meurtrier a disparu. Un autre événement semble corroborer cette histoire de dissolution de la matière. Plus tard dans le roman, alors que Mathilde se remet difficilement de ses blessures, son agresseur cherche à nouveau à l'assassiner. Rouletabille lui tend un piège en organisant une souricière dans une des galeries du château. Mais alors que Rouletabille, Larsan et le père Jacques, disposés chacun d'un côté de la galerie, fondent sur lui, le meurtrier semble s'être volatilisé. Le mystère qui entoure l'agression de Mathilde comme celui de la galerie inexplicable relèvent donc avant tout de l'énigme scientifique.

Au niveau de la diégèse

Si la loi de Lavoisier est essentielle pour comprendre l'organisation de l'intrigue inventée par Gaston Leroux, elle se révèle également indispensable si l'on tente de réfléchir à la méthode employée par le personnage de Rouletabille afin de résoudre ce mystère en apparence insoluble. En effet, c'est parce que Rouletabille fait de la loi de la conservation de la masse un principe intangible à tout raisonnement, la pierre angulaire de sa méthode, qu'il parvient à découvrir comment l'assassin a pu aggraver Mathilde. Dès le début de l'enquête, le jeune Rouletabille entre en opposition avec l'enquêteur officiel de l'affaire, le célèbre Frédéric Larsan, dont il critique la méthode trop similaire à son goût à celle de Sherlock Holmes : « À toi, Frédéric Larsan, à toi, l'agent littéraire !... Tu as trop lu Conan Doyle, mon vieux !... Sherlock Holmes te fera faire des bêtises, des bêtises de raisonnement plus énormes que celles qu'on lit dans les livres ».⁵ Quelle est cette méthode que rejette Rouletabille ?

Dans *Une étude en rouge*, lors de sa rencontre avec le docteur Watson, Sherlock Holmes expose la méthode qui fait sa réputation et dont il distingue deux étapes. La réflexion du premier des héros de la littérature policière se fonde d'abord sur son incroyable don d'observation dont il parle comme d'une seconde nature : à la manière d'un chasseur qui sait déchiffrer les traces, Holmes relève un grand nombre d'éléments matériels, traces directes ou indirectes souvent imperceptibles à la plupart des enquêteurs. Ensuite, partant des indices relevés, Holmes entreprend « de proposer une version globale de ce qui s'est passé »⁶ par un phénomène d'inférence qu'il appelle lui-même le « raisonnement à rebours »,⁷ c'est-à-dire par l'association d'une série d'indices qui lui permet d'affiner sa lecture puis d'élaborer la construction finale de sa démonstration. En fait, bien que Holmes se présente lui-même comme un maître de la déduction, « ses fameux raisonnements ne sont pas [à proprement parler] des déductions, ni même des inductions »,⁸ mais plutôt ce que Charles Sanders Peirce appelle des abductions.⁹ Pour arriver à distinguer ces trois types d'inférence, on peut rapidement paraphraser l'explication du célèbre sémiologue. Supposons qu'il y ait sur une table une boîte remplie de haricots dont on a la certitude absolue qu'ils sont tous blancs : je peux donc admettre comme Loi que tous les haricots de cette boîte sont blancs, ce qui constitue la Majeure de mon

⁵ Gaston Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, op. cit., p. 268.

⁶ Pierre Bayard, *L'Affaire du Chien des Baskerville*, Paris, Minuit, 2008, p. 48.

⁷ Arthur Conan Doyle, *Étude en rouge*, trad. Pierre Baillargeon, Paris, Le Livre de Poche, 1956, p. 183.

⁸ Dominique Meyer-Bolzinger, *La méthode de Sherlock Holmes, de la clinique à la critique*, Paris, Campagne Première, 2012, p. 36. Voir également Dominique Meyer-Bolzinger, *Une méthode clinique dans l'enquête policière*, Liège, Céfal Édition, 2003.

⁹ Voir Charles S. Peirce, *Écrits sur le signe*, textes rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle, Paris, Seuil, 1978, p. 220 : « Une abduction est une méthode pour former une prédiction générale sans assurance positive qu'elle réussira dans un cas particulier ou d'ordinaire. » Pour une analyse synthétique de la question, voir Umberto Eco, *De Superman au Surhomme [Il superuomo di massa]*, trad. Myriem Buzaher, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 1995 [1989], p. 153-158.

sylogisme. Si je produis un cas, et que je prends sans le regarder un haricot de la boîte je peux prédire qu'il sera blanc selon l'inférence déductive suivante : Tous les haricots de cette boîte sont blancs, or le haricot que je tiens provient de cette boîte, donc, ce haricot est blanc. Imaginons maintenant qu'une autre boîte soit remplie de haricots dont je ne connais pas la couleur : je retire une poignée et observe que tous les haricots de la poignée sont rouges, je retire une seconde poignée, même résultat !..., puis une autre avec un résultat encore similaire : je peux donc raisonner de cette manière : Tous les haricots pris successivement dans cette deuxième boîte sont rouges, il semble donc raisonnable de penser, selon une inférence inductive, qu'ils sont les cas d'une même loi qui voudrait que tous les haricots de cette boîte soient rouges. Imaginons enfin que sur la table, il y ait un haricot blanc : quelle hypothèse pouvons-nous émettre ? Qu'il appartient à la première boîte, celle qui ne contient que des haricots blancs, selon le raisonnement suivant : Tous les haricots de cette boîte sont blancs, or ce haricot est blanc, donc ce haricot vient possiblement de la boîte.¹⁰

Parce qu'elle repose sur une loi intangible, la déduction apparaît comme certaine dans son résultat. L'induction ne donne qu'un résultat probable : la règle des haricots rouges est vraie tant qu'on ne retire pas un haricot d'une autre couleur, ce qui ruinerait la loi née de la généralisation des résultats de l'expérience. L'abduction, quant à elle, n'est que plausible car elle se fonde sur l'hypothèse d'un lien entre deux éléments séparés. L'existence d'une boîte contenant des haricots blancs à proximité d'un haricot blanc esseulé permet d'émettre l'hypothèse d'une relation logique, mais il ne s'agit que d'une hypothèse car le haricot pourrait très bien venir d'ailleurs. Si le résultat de l'abduction semble d'emblée fragile car issu d'une hypothèse intuitive, il est le genre d'inférence utilisée par Sherlock Holmes et à sa suite, par la quasi-totalité des grands détectives de la littérature. Cependant cette méthode montre ses limites dans *Le Mystère de la Chambre jaune* en amenant les policiers à commettre une erreur qui les éloigne de la découverte de la vérité. En effet, dans la chambre jaune, on retrouve Mathilde gravement blessée à la tête par un objet contondant. On découvre par ailleurs un os de mouton ensanglanté, et la police, procédant par la méthode holmésienne de l'abduction, associe l'os de mouton réputé être « une arme effroyable »¹¹ à la blessure de Mathilde. Le fait est d'importance car, parmi tous les indices présents dans la pièce, seule la marque à la tête impose l'idée d'une blessure nécessairement récente. Si c'est bien l'os qui en est à l'origine, c'est que le criminel se trouvait dans la chambre immédiatement avant qu'on enfonce la porte. Comment ne pas être alors persuadé que le crime vient tout juste d'être commis ? Cette inférence par abduction repose sur un lien paraissant évident, mais elle se révélera erronée. En fait, Rouletabille prouvera que l'os de mouton a bien armé l'assaillant qui est venu agresser Mathilde, mais l'après-midi. C'est l'après-midi que la lutte a eu lieu, que le meurtrier a été blessé à la main par l'arme de Mathilde, et a tenté de l'étrangler avant de s'enfuir provoquant les marques que Mathilde a soigneusement cachées à son père jusqu'au soir. Il n'y a donc pas eu d'agression à minuit et demi mais seulement un cauchemar terrible dans lequel Mathilde a vécu à nouveau son agression : sa « main [a heurté] la table de nuit avec une telle force qu'elle [l'a renversée]. Le revolver [a roulé] par terre, un coup est parti ».¹² Quant à la blessure à la tête, elle a été provoquée accidentellement : au moment où Mlle Stangerson a voulu se lever, elle est tombée sur « le coin d'une table de nuit en marbre [qui] est aussi un objet contondant auquel ni les médecins ni le juge d'instruction n'avaient songé ».¹³ Ainsi, l'abduction utilisée par les enquêteurs, loin d'éclairer la situation, l'a complexifiée et a rendu impossible la compréhension de ce qui a vraiment eu lieu dans la chambre.

¹⁰ Voir Charles S. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, par Charles Hartshorne, Paul Weiss et Arthur W. Burks, 8 vol., Cambridge, Harvard University Press, 1931-1966, vol. 2, p. 623 et vol. 5 p. 171.

¹¹ Gaston Leroux, *Le Mystère de la Chambre jaune*, *op. cit.*, p. 81.

¹² *Ibid.*, p. 417.

¹³ *Ibid.*, p. 418.

Rouletabille refuse donc de fonder sa réflexion sur des éléments d'observation empirique et de laisser libre cours à des raisonnements hypothético-déductifs. Il s'agit pour lui d'une « disposition d'esprit propre à certains policiers qui leur fait, en toute bonne foi, plier en douceur cette logique aux nécessités de leurs conceptions ». ¹⁴ Alors que Sherlock Holmes ancre son raisonnement dans les traces sensibles laissées par l'événement pour en inférer une cause, Rouletabille préfère partir « d'une construction de la raison pour y intégrer l'expérience sensible ». ¹⁵ Il résume ainsi sa méthode toute personnelle : « Il s'agit de faire mieux que ce qu'enseigne l'expérience ! Il s'agit d'être logique, mais logique, entendez-moi bien, comme le bon Dieu a été logique quand il a dit : $2 + 2 = 4$!... Il s'agit de prendre la Raison par le bon bout ! ». ¹⁶ En fait, Rouletabille préfère recourir à la déduction. Il s'inspire en cela de la méthode prônée par Descartes. Lorsqu'au tribunal, Rouletabille donne la solution de l'énigme et désigne le détective Larsan comme coupable de l'agression, voilà ce qu'il explique : « Eh ! m'sieur le président, la raison a deux bouts : le bon et le mauvais. Il n'y en a qu'un seul sur lequel vous puissiez vous appuyer avec solidité : c'est le bon ! On le reconnaît à ce que rien ne peut le faire craquer, ce bout-là, quoi que vous fassiez ! quoi que vous disiez ». ¹⁷ Comme le note très justement Marc Lits dans son *Introduction au roman policier*, « on retrouve assez précisément dans ces paroles l'écho lointain, en un langage plus familier, du premier des quatre préceptes » ¹⁸ élaborés par Descartes dans son *Discours de la méthode* :

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. ¹⁹

Autrement dit, au lieu de se livrer à l'observation et de faire confiance à ses sens (ô combien trompeurs), c'est-à-dire, au lieu de raisonner par abduction selon une méthode empiriste, Rouletabille suit la logique cartésienne qui fait de lui un détective si français : il avance vers le dénouement par des déductions dont la prémisse majeure est indiscutable. Et quelle est la Majeure de son syllogisme ? Justement, la loi de Lavoisier qui veut que rien ne se crée, rien ne se perde. On peut donc formuler le raisonnement de Rouletabille à propos du mystère de la chambre jaune de cette façon : dans un milieu clos, rien ne se crée, rien ne se perd (Majeure). Or, dans le milieu clos que constitue la chambre jaune, lorsqu'on enfonce la porte, il n'y a que Mathilde (Mineure). Alors c'est qu'il n'y avait personne d'autre avant qu'on enfonce la porte : l'agression n'a pas eu lieu à ce moment (Conclusion). Rouletabille peut ainsi reconstituer l'enchaînement des événements tragiques de la journée et les véritables circonstances de l'agression. Le même raisonnement est formulé lors de l'épisode de la galerie inexplicable : dans un milieu clos, rien ne se crée, rien ne se perd (Majeure). Or, dans le milieu clos que constitue la souricière tendue par Rouletabille contre l'assassin, on ne retrouve que les trois personnes chargées par le jeune détective d'attraper l'assassin (Mineure). Alors, le meurtrier est l'une des trois personnes (Conclusion). D'abord désarmé par un phénomène inexplicable, Rouletabille cherche à le faire rentrer dans le cercle tracé par sa raison : en prenant comme prémisse la loi de Lavoisier, Rouletabille parvient donc successivement à comprendre comment l'assassin a opéré et quelle est son identité.

¹⁴ *Ibid.*, p. 131.

¹⁵ Étienne Tassin, *Pour quoi agissons-nous ?*, Paris, Le Bord de l'eau, 2018, p. 276.

¹⁶ Gaston Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*, *op. cit.*, p. 105.

¹⁷ *Ibid.*, p. 395-396.

¹⁸ Marc Lits, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, Céfal Édition, 1999, 2^e éd., p. 42.

¹⁹ René Descartes, *Le Discours de la méthode* dans *Œuvres et Lettres*, André Bridoux (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1953 [1937], p. 137.

Dans son *Traité de chimie* de 1789, Lavoisier explique : « Rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature ». Lorsque Lavoisier utilise ici le terme « art », il n'entend évidemment pas désigner la création artistique, mais l'expérimentation comme variation artificielle des phénomènes : en laboratoire, comme dans la nature, sa loi est vérifiable. On espère cependant avoir montré qu'elle l'est également en ce qui concerne la genèse romanesque chez Gaston Leroux.

Bibliographie

- BAYARD, Pierre, *L'Affaire du Chien des Baskerville*, Paris, Minuit, 2008, 176 p.
- CONAN-DOYLE, Arthur, *Étude en rouge*, trad. Pierre Baillargeon, Paris, Le Livre de Poche, 1995 [1956], 160 p.
- DESCARTES, René, *Le Discours de la méthode* dans *Œuvres et Lettres*, André Bridoux (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1953 [1937], 1424 p.
- ECO, Umberto, *De Superman au Surhomme [Il superuomo di massa]*, trad. Myriem Buzaher, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 1995 [1989], 224 p.
- MEYER-BOLZINGER, Dominique, *La méthode de Sherlock Holmes, de la clinique à la critique*, Paris, Campagne Première, 2012, 199 p.
- MEYER-BOLZINGER, Dominique, *Une méthode clinique dans l'enquête policière*, Liège, Céfal Édition, 2003, 160 p.
- LEROUX, Gaston, *Le Mystère de la chambre jaune*, Paris, Le Livre de Poche, 1960 [1907], 448 p.
- LITS, Marc, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège, Céfal Édition, 1999, 2^e éd., 208 p.
- SAINT-MARTIN, Arnaud, « Le roman scientifique : un genre paralittéraire », *Sociologie de l'Art*, n° 1, 2005, p. 69-99.
- TASSIN, Étienne, *Pour quoi agissons-nous ?*, Paris, Le Bord de l'eau, 2018, 304 p.
- VERNE, Jules, *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras*, Paris, Hetzel, 1867, 467 p.